

Septième jour

LA SEMAINE DE JACQUES MAILHOT



Il paraît que Montebourg patine... C'est de saison. Avec lui, le givre est arrivé.

Valls, lui, tourne, en rond. C'est normal. Avec son reniement du 49-3, quelques-uns osent même le comparer à une girouette dont on sait, depuis Edgar Faure, que ce n'est pas elle qui tourne, mais le vent.

Et le vent, on en manque, climatiquement et politiquement. D'où une pollution conséquente.

Il y a aussi le philosophe Peillon qui a osé comparer la situation des musulmans d'aujourd'hui à celle des juifs d'avant la guerre. C'est du bourratif. Comme aurait dit un autre philosophe du gros braquet, Virenque, l'EPO, ça booste l'athlète, mais il ne faut pas en abuser.

Et puis, comme le chantait Brel, il y a Benoît Hamon qui veut donner un minimum d'argent à tous. C'est généreux. Un peu primaire, mais c'est le jeu.

Bref, ce petit monde s'agit pour tenter de sauver sa place d'abord, la France ensuite. Mais c'est sous toute réserve. Et quand on connaît la dette, on sait que la réserve est mince.

AIR DU TEMPS ■ De petites amabilités réunies dans un dictionnaire enrichi

L'injure politique, tout un art !

N'est pas donné à quiconque d'injurier avec talent et esprit. L'écrivain et historien Bruno Fuligni s'est amusé, avec son équipe, à compiler les petites phrases méchantes qui ont animé la chronique politique, de la Révolution jusqu'à nos jours tweetés.

Florence Chédotal
florence.chedotal@centrefrance.com

J'aime particulièrement celle-ci : « En entrant dans le néant, il a dû se sentir chez lui ». Une épitaphe signée Clemenceau à l'adresse de Félix Faure, un président plus célèbre par sa mort, en pleine extase, que par sa vie. Bruno Fuligni s'est entouré d'une équipe d'historiens, comme lui, et de journalistes, pour enrichir de cent citations nouvelles ce *Petit dictionnaire des injures politiques* (L'Éditeur), paru fin 2011, et réédité donc, tout récemment.

Des injures ou petites méchancetés compulsées de la Révolution jusqu'à nos jours, « toutes familles politiques confondues » et triées sur le volet pour ne garder que « les meilleures ». Et surtout des injures « vérifiées », « sourcées » car, en matière de bons mots, on ne sait pas toujours ce qui relève du mythe ou de la réalité.

On aurait tendance à croire qu'autrefois les injures avaient un peu plus de tenue et d'envergure littéraire que celles d'aujourd'hui. L'auteur coupe court. « Il ne faut pas idéaliser le



FULIGNI. Historien. PHOTO L. MONIER



passé, il y avait aussi des injures de bas niveau ». Disons qu'aujourd'hui elles sont plus courtes. « Le tweet a accentué la petite phrase ».

« C'est gratuit, c'est blesser pour blesser »

Les injures nous parlent aussi beaucoup de l'évolution des médias, avance Bruno Fuligni. « Aux XVIII^e/XIX^e siècles, on était plus dans un esprit pamphlétaire. Avec la presse papier, on pouvait se faire plaisir au cours d'un long éditorial à charge. A présent que la vie politique est aussi couverte par des médias audiovisuels, l'injure est devenue compacte ».

Mais de quoi l'injure est-elle, au juste, le nom ? « Elle est, par nature, publique. Elle sort dans l'arène politique ou est proférée devant des témoins ». A l'inverse de la diffamation, elle « ne comporte l'imputation d'aucun fait, ce n'est pas une accusation », explique l'historien. « L'injure a quelque chose de

gratuit. Et cette gratuité fait son charme. C'est blesser pour blesser ».

Bruno Fuligni cite Freud : « Le premier homme à jeter une insulte plutôt qu'une pierre est le fondateur de la civilisation ». Bon, il convient qu'il est aussi des « injures qui appellent les coups ». Ou des duels comme au XIX^e siècle, où il s'agissait d'une « pratique courante entre hommes politiques et journalistes ». « Mais après l'hécatombe de la Grande Guerre, l'idée du sang versé est devenue odieuse ».

Traiter quelqu'un de fumier avec talent

Finalement, on injurie assez peu aujourd'hui, fait savoir l'historien. D'abord, parce qu'on se méfie des conséquences judiciaires, mais aussi sans doute parce qu'on peut faire, sans le vouloir, un cadeau à son adversaire. « Pour un homme politique, ça vaut presque la peine d'être injurié ! ».

Si une envie irréprouvable d'in-

jurier nous saisit cependant, mieux vaut le faire avec talent. Exemple signé Mirabeau (« La Révolution française a été faite par des hommes de grande culture », commente l'auteur) : « Pour de l'argent, Talleyrand vendrait son âme, et il aurait raison, car il troquerait son fumier contre de l'or ». Comme dit Bruno Fuligni, « c'est mieux que de le traiter de fumier. Là, le fumier est serti ».

Il va de soi qu'on en sort grandi quand on attaque avec de l'esprit, ce qui exige un « sens des mots et de la langue ». Un dernier exemple pour en être sûr. Un « petit chef-d'œuvre », dit l'historien, signé André Santini et adressé au garde des Sceaux en 1989. « Saint Louis rendait la justice sous un chêne. Pierre Arpaillange la rend comme un gland ». Ça peut faire mal à l'ego... ■

➔ A lire. *Petit dictionnaire des injures politiques*, sous la direction de Bruno Fuligni, l'Éditeur, 520 pages, 19 euros.

■ L'ACTU PAR FRÉDÉRIC DELIGNE



AUGMENTATION DES FRAIS BANCAIRES AU PREMIER JANVIER



LA CAMPAGNE DE LA PRIMAIRE DE GAUCHE EST ENFIN LANCÉE



JUGÉ POUR AVOIR AIDÉ DES MIGRANTS